

lp 492 p/25



Edmond POTTIER

1855-1934

CI
P
Tp

Bibliothèque Maison de l'Orient



139426

TP 492p/15



Edmond POTTIER

1855-1934

Edmond POTTIER

1855-1934

Edmond Pottier est né à Sarrebruck, où son père était ingénieur au service de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Mais, quelques mois après sa naissance, la famille venait s'établir définitivement à Paris, ou, pour être plus exact, aux portes de Paris, dans cette commune de Passy qui devait, cinq ans plus tard, être annexée à la grande ville. Le quartier compte encore une *rue des Eaux*, qui s'appelait alors plus modestement *passage*: là était située la vieille maison, ornée d'un jardin, où les parents de notre ami ont vécu près de cinquante ans et où se sont écoulées son enfance et sa jeunesse. Elle a disparu depuis quelques années pour faire place à des constructions modernes, — à son grand chagrin: non qu'à la mémoire qu'il avait gardée de ce temps ne se mêlassent de douloureux souvenirs, celui surtout d'une sœur cadette très aimée et de douze ans plus jeune que lui, qui devait mourir à vingt-sept ans; mais on conçoit qu'il eût plaisir à rappeler ces réunions et ces repas de famille qui se prolongeaient volontiers en causeries, presque sans fin, des cinq enfants — deux fils et trois jeunes filles — et de leurs parents, le père, homme de science, la mère, excellente musicienne, et qui joignait, nous dit-on, à une vive intelligence et à une bonté parfaite la plus divine simplicité: c'est d'elle, sans nul doute, que son fils Edmond, si sensible, lui aussi, à la beauté artistique, a tenu son horreur de l'emphase et des sentiments convenus.

Le jour vint d'ailleurs où à l'éducation de la famille devaient s'ajouter les leçons et l'influence du lycée. C'est au lycée Condorcet qu'Edmond Pottier, qui y entra comme élève de sixième, devait faire toutes ses études d'enseignement secondaire. En 1872, il y achevait par un triomphe sa première année de rhétorique: il obtenait au concours général le premier prix de discours français.

Le sujet proposé était emprunté à l'histoire de la France du xiv^e siècle: en réalité le canevas de ce « discours de Charles V à ses conseillers », qu'on supposait prononcé au lendemain de la mort de son père Jean le Bon et des malheurs qui venaient d'accabler le royaume, était une longue allusion aux événements de 1870-1871 et au devoir de relèvement qui s'imposait à la France de 1872 et des années qui allaient suivre. Le jeune lycéen l'avait compris, ainsi sans doute que le plus grand nombre de ses concurrents: mais la précision de ses souvenirs historiques, la sagesse des idées exprimées, l'élan sincère du sentiment qui les animait, tels sont les mérites qui, en même temps que la convenance d'un style sans déclamation, durent fixer l'attention du jury.

Ce beau succès contribua sans doute d'une manière décisive à justifier aux yeux de ses parents les conseils de ses professeurs, qui le dirigeaient vers l'École Normale. Personne n'y songeait dans la famille : c'est à l'École Polytechnique que M. Pottier père l'avait, dans son esprit, toujours destiné, malgré le peu de goût que témoignait le jeune lycéen pour les études scientifiques. Quoi qu'il en soit, il entra, en 1874, à l'École Normale : il devait s'y rencontrer avec quelques-uns de ses futurs collègues de l'Académie des Inscriptions, un Paul Girard, un René Cagnat, un Haussoullier parmi ses aînés, un Gœlzer, un Salomon Reinach parmi ses camarades et ses « conscrits ». Il achevait sa seconde année quand notre promotion fut, à son tour, admise à l'École, et c'est dès lors, quelques semaines avant notre entrée rue d'Ulm, qu'il me fut donné de le voir pour la première fois et de connaître la franche et souriante aménité de son accueil. Un jeune musicien, ancien élève, lui aussi, de Condorcet, et qui, cette année-là même, obtenait le prix de Rome, voulait bien, à cette époque, me guider dans l'étude de son art : c'était Paul Hillemacher ; petit-cousin d'Edmond Pottier, il sut me ménager, dans sa famille, une rencontre avec mon nouveau camarade, et de cette première conversation avec un de ces « cubes » qu'on nous avait dépeints quelque peu superbes à l'égard des « conscrits », je n'ai jamais perdu l'aimable, le charmant, l'encourageant souvenir.

On sait qu'à sa sortie de l'École Normale (1877), Edmond Pottier fut envoyé à l'École d'Athènes : cette heureuse désignation devait décider de toute sa carrière.

S'il partait toutefois pour Athènes plein d'ardeur pour les tâches nouvelles qui allaient s'offrir à lui, c'était sans se rendre compte exactement de ce qu'elles pourraient être : la Grèce l'attirait ; il ne pensait guère cependant qu'à aller étudier, sur les lieux mêmes où elle s'était développée, la littérature grecque, à laquelle son dessein était de se consacrer. Mais il allait y rencontrer un homme, un maître, qui devait avoir sur lui la plus profonde influence : nous voulons parler d'Albert Dumont, alors directeur de l'École, qui devait, on le sait, mourir bien jeune, laissant dans l'histoire de notre enseignement supérieur une trace ineffaçable. Pottier lui avait voué, dès Athènes, une affection et une admiration sans bornes : c'est lui en effet qui prévit, semble-t-il, son avenir en l'orientant vers cette étude de la céramique grecque, dont notre ami devait, à son tour, devenir le maître incontesté.

Marquons rapidement les étapes — peu nombreuses — de sa carrière. A son retour d'Athènes (1880), il est nommé maître de conférences de littérature grecque à la Faculté des Lettres de Rennes, puis, en 1883, chargé du même enseignement à la Faculté des Lettres de Toulouse. Entre ces deux fonctions se place ce voyage en Asie Mineure, où il retournait pour y reprendre la direction des fouilles de la nécropole de Myrina, entreprises dès l'époque de son séjour à Athènes et où il eut, cette fois, pour compagnon un « athénien » un peu plus jeune que lui et qui devait demeurer pour toujours son ami fidèle, Salomon Reinach : l'ouvrage où sont exposés les résultats de leurs heureuses recherches et qui devait paraître quelques années plus tard (1887) est, on le sait, signé de leurs deux noms.

Il avait dès lors, et depuis plusieurs années déjà, conquis son doctorat avec deux thèses, dont l'apparition (1883) est demeurée comme une date dans l'histoire des études auxquelles il s'était consacré : les *Lécythes blancs atti-*

ques à représentations funéraires et la thèse latine : *Quam ob causam Græci figlina sigilla in sepulcris deposuerint*, qu'il devait plus tard traduire en la résumant, pour en faire le dernier chapitre de ce petit livre, riche de choses et d'idées, qu'il appelle modestement « un ouvrage de vulgarisation », *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité* (1). En 1884 il était nommé professeur suppléant à l'École des Beaux-Arts; en 1888, suppléant à celle du Louvre, auquel il était attaché depuis deux ans comme conservateur adjoint. En 1899, à quarante-quatre ans, il entra à l'Institut. A cette époque le plus heureux mariage avait, depuis dix ans, fixé sa vie.

On ne saurait se proposer ici ni de dresser une bibliographie de l'œuvre d'Edmond Pottier, ni de mentionner les études ou les articles, au nombre de plus de deux cents, qu'il a publiés dans les revues ou les journaux et les recueils littéraires ou savants de la France et de l'étranger : c'est à de plus compétents qu'il appartient de retracer le développement continu et harmonieux de cette belle carrière scientifique. On peut du moins signaler ici les caractères qui sont la marque essentielle de tous ces travaux : tous ils témoignent d'un esprit le plus exigeant qui soit en matière de précision ou locale, ou chronologique, ou technique, et en même temps le plus large et le plus ouvert. Nul n'a été plus sensible à la beauté artistique; mais personne n'a mieux compris que nulle part cette beauté ne s'était réalisée d'un seul coup et comme par miracle : c'est ainsi que l'étude de la céramique grecque l'amène à celle de la céramique méditerranéenne dans son ensemble et de la céramique orientale. De là, entre autres travaux, ces publications qui ne témoignent pas d'une science et d'une méthode moins sûres que les études d'où il est parti, son catalogue des *Antiquités de la Susiane* (1913), celui des *Antiquités assyriennes* du Louvre (1917), ou, dans la revue *Syria*, ses études sur *l'art hittite* (1920 et suiv.).

N'est-ce pas d'ailleurs cette sûreté et cette étendue de ses connaissances qui justifient et qui font comprendre l'autorité incontestée avec laquelle il sut mener heureusement jusqu'à sa fin la publication du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, « cette somme en douze mille pages », suivant le mot de M. Carcopino (2), « de l'archéologie française contemporaine », à partir du moment où il devint (Daremberg était mort prématurément en 1872, cinq ans avant l'achèvement du premier volume) le collaborateur d'abord, puis le collègue de M. Saglio dans la direction générale de l'œuvre ?

Et que dire encore du magnifique effort des douze dernières années de sa vie pour établir les principes directeurs et assurer la publication des premiers fascicules de ce *Corpus vasorum antiquorum*, dont il prédisait franchement qu'il ne saurait être l'œuvre d'une seule génération de travailleurs ? Aussi bien, dans l'examen minutieux des planches qui lui étaient soumises, ne se contentait-il que de la perfection absolue, et non pas en savant seulement, mais en artiste.

C'est un des traits essentiels, en effet, de sa personnalité que cette sensibilité

(1) Paris (Hachette, édit.), 1890.

(2) Dans son article sur *Edmond Pottier* (journal *Le Temps*, 8 juillet 1934).

artistique que nous avons notée déjà et qui s'étendait à toutes les formes de l'art. Il avait hérité de sa mère, sans doute, cet amour éclairé de la musique qui ne le laissait pas plus indifférent aux hardiesses heureuses de nos contemporains qu'aux beautés consacrées des classiques. C'est pourtant aux arts du dessin que, par l'effet de sa vocation et de la nature de ses travaux, il devait s'intéresser le plus vivement.

On sait quelle campagne ardente un maître de l'enseignement du dessin, M. l'inspecteur général Gaston Quénioux, mena, il y a déjà plus d'un quart de siècle, pour la réforme de cet enseignement et pour la substitution à la méthode géométrique, sans attrait pour les enfants, d'une « méthode plus rationnelle, directement empruntée à la nature, prenant pour base la copie d'objets réels et faisant place à la couleur » (1). La campagne de M. Quénioux devait aboutir à la publication des programmes officiels de juillet 1909, qui en furent comme le bulletin de victoire. Mais, pour assurer cette victoire, on peut dire qu'il n'a pas eu d'avocat à la fois plus actif, plus vigoureux et plus écouté qu'Edmond Pottier. On peut relire aujourd'hui la belle préface qui ouvre ses *Conseils aux instituteurs sur les nouveaux programmes de l'enseignement du dessin* : on ne manquera pas d'être frappé à la fois de la netteté et de la générosité de sa pensée, toute inspirée d'une double préoccupation, l'intérêt vital des belles industries françaises « qui ont leur source dans la science du dessin » ; l'intérêt plus haut encore des petits écoliers français, pour qui cet enseignement du dessin, « cette éducation de la main et de l'esprit est un instrument incomparable » — je cite ses propres paroles — « de perfectionnement intellectuel et moral ».

Ce dévouement à une si belle cause ne fut pas d'ailleurs celui d'un jour. Quelques années auparavant, on avait pu entendre Edmond Pottier, non seulement au Musée Guimet et à l'École des Hautes Etudes Sociales, mais dans telle ou telle de ces universités populaires qui s'étaient alors multipliées dans Paris, entretenir un public d'ouvriers de sujets tels que « l'art populaire » ou « la condition des ouvriers d'art » dans l'antiquité. Et plus tard, quand, en pleine guerre, M. Quénioux essaya hardiment de fonder, sous un même titre, *l'Art français moderne*, une Société et une Revue, Pottier fut des premiers à s'inscrire parmi les membres du comité de la société et à honorer la revue de sa collaboration.

Son premier article est de septembre 1916, et postérieur, par conséquent, de moins d'une année à la plus cruelle des douleurs, que « comme tout homme il a connues », dira-t-il lui-même plus tard dans son *Adieu* à ses parents et à ses amis : c'est le 21 décembre 1915 que Jean Pottier, son fils unique, alors sous-lieutenant au 152^e régiment d'infanterie, était, à vingt-quatre ans, mort pour la France. Mais, après avoir rappelé les principes d'honneur dans lesquels (je le cite de nouveau lui-même) « nous avons, dit-il, ma très chère femme et moi, élevé notre fils », le souvenir, ajoute-t-il, de ce qu'il fut « aura été notre plus grande joie dans la vie et notre plus ferme soutien dans l'affliction ».

(1) Edmond Pottier. *Conseils aux instituteurs...* Paris (Hachette, éditeur), 1910.

Et sans doute de telles et si nobles paroles (1) font-elles comprendre qu'il n'ait jamais, à aucun moment, renoncé à l'action utile et bienfaisante.

A propos d'une sorte de relâchement qui lui paraissait s'être produit dans la volonté et le dessein de quelques membres du comité de *l'Art français moderne*, je lis dans une lettre qu'il m'écrivait en novembre 1916, vers le temps où touchaient à leur fin les combats de la Somme et de Verdun : « La guerre pèse terriblement sur toutes les bonnes volontés : il faut persévérer pourtant et ne pas se décourager, — ne pas se décourager et ne pas décourager les autres : c'est le mot d'ordre pour tout le monde. Tenons-nous fermement attachés à l'avenir, qui doit réparer et sauver tout, et vivons les yeux fixés sur ce but. »

Telle était la force d'âme qui s'unissait, chez notre ami, à cette délicatesse de l'esprit et à cette affabilité qui faisaient le charme de son accueil et de sa conversation.

« Et maintenant », a-t-il écrit dans cet « Adieu » qu'il a voulu qui fût lu au jour de ses obsèques, « et maintenant le silence et l'oubli vont se faire sur celui qui a peiné, qui a souffert, mais qui a aimé beaucoup d'êtres et beaucoup de choses. » Résignation sublime, mais qui, nous l'attestons, du moins dans la mesure où nous le permet la courte durée de toute vie humaine, ne répond, cher ami, au sentiment d'aucun de ceux qui ont connu la fermeté de votre cœur et la douceur de votre amitié : le souvenir qu'ils en gardent ne saurait s'éteindre.



Albert CAHEN.

(1) « Ton souvenir est une douleur et une consolation », avait-il écrit déjà dans *l'Épilogue (In memoriam)* de son opuscule *La Pensée libre* (Paris, Union pour la Vérité, novembre 1918).

